Éditions de textes. Collections.

Res Gestae Divi Augusti. *Hauts faits du Divin Auguste*, texte établi et traduit par John Scheid, Collection des Universités de France 386 : Les Belles Lettres, Paris, 2007, 126 pages.

Un des documents les plus importants et les plus controversés de l'histoire de Rome fait l'objet d'une édition par John Scheid dans la collection des Universités de France. Les *Res Gestae Divi Augusti* méritaient un travail nouveau tenant compte des recherches effectuées par de nombreux savants depuis l'édition française (la dernière en date) de Jean Gagé de 1935 et bien que cette dernière ait connu plusieurs rééditions, mais sans véritables améliorations. J. Scheid s'est attaqué à une tâche délicate qu'il a menée à bien en nous présentant cette édition qui sera maintenant, et certainement pour de nombreuses années, celle de référence.

La plus grande difficulté venait de ne pas se croire obligé de reprendre le but qui avait été poursuivi jusque là, c'est-à-dire présenter « un archétype aussi complet que possible » en regroupant, de façon souvent arbitraire, les copies d'Ankara (*monumentum Ancyrianum*) qui présentent une version latine et une traduction grecque, la copie latine d'Antioche (*monumentum Antiochenum*) et celle grecque d'Apollonia (*monumentum Apolloniense*). La seule version complète est celle d'Ancyre : elle découle certainement directement du *volumen* d'Auguste qui avait été déposé chez les Vestales en 13 et qui fut lu dans la curie le 3 ou le 4 septembre 14 (Suét., *Div. Aug.*101, 1 et Dion, 56, 33, 2-6). La copie latine d'Ancyre a été faite d'après ce document ; elle n'est donc pas de ce fait un fac-similé de l'inscription placée sur les piliers, devant le Mausolée d'Auguste) ; il en est de même de la copie latine d'Antioche. Une traduction grecque effectuée d'après la copie latine a été elle-même copiée pour donner les versions grecques d'Ancyre et d'Apollonia. Tenter de restituer le texte original en se servant de passages des uns pour combler les lacunes des autres relevait quelque peu de l'artifice, comme le fait justement remarquer J. Scheid.

Tous les problèmes posés par l'édition d'un tel texte sont abordés. Le titre donné couramment, et utilisé ici normalement, n'appartient pas au texte originel (qui n'avait certainement pas de titre). La composition des *Res Gestae* relève d'une homogénéité voulue qui se rapporte à une époque tardive, peu de temps avant la remise du document aux Vestales, probablement entre 9 et 13 apr. J.-C. On sera peut-être moins séduit par l'idée qu'Auguste n'est pas le rédacteur du texte ; il est vrai que les habitudes d'intervention de secrétaires choisis pour leurs compétences était la règle. Mais tout dépend du but poursuivi par Auguste ; il peut ne s'agir que d'une « chronique des actes accomplis, des honneurs reçus et des générosités offertes au service de la république » (p. li). Mais le but ne peut pas être seulement une glorification personnelle ; il exprime comme « une constitution générale du principat » susceptible de survivre à sa disparition, un « bilan politique à portée constitutionnelle » (p. liii). Dans ces conditions il serait étonnant qu'Auguste ait laissé des secrétaires établir entièrement un texte qui représentait ce à quoi il tenait le plus. Le fait que ce ne soit pas un chef-d'œuvre littéraire irait plutôt en ce sens.

J. Scheid offre une très belle synthèse sur le contenu politique des *Res Gestae* (p. liii-lxii). Auguste, tel qu'il veut apparaître, possède des pouvoirs politiques et religieux traditionnels, mais aussi un *imperium* qui lui permet de commander les armées et de gouverner les provinces de façon permanente ainsi que la puissance tribunicienne, base civile de ses pouvoirs. Tous ces derniers reposent sur la volonté

populaire et sénatoriale et le respect que le prince doit à certaines règles institutionnelles. Il est possible de parler de « révolution conservatrice », mais en ne négligeant pas qu'Auguste exerce son pouvoir avec le prestige, le poids moral que donne l'*auctoritas* au *princeps*. Le mot a fait couler beaucoup d'encre, mais peut-être aurait-il fallu insister quelque peu sur cette notion qui permet à Auguste d'organiser prudemment sa succession et de proclamer ses propres vertus. Mais, comme il est bien souligné, ce texte, « reine des inscriptions », issu du centre du pouvoir, fournit les données institutionnelles et politiques qui forment les fondements du principat.

L'historique des principes d'édition depuis le XIX^e^ siècle n'appelle pas de remarque particulière, sinon de souligner la belle présentation de l'évolution de ces éditions en fonction du principe suivi par tous, retrouver un archétype du texte. J. Scheid a suivi des principes clairs qu'il expose, justement, comme une rupture avec une tradition qui n'a fait que rendre encore plus complexe un texte difficile. J. Scheid prend un parti simple, « la reconstruction du texte original d'après les quatre copies quasiment identiques qui ont survécu », avec les lectures divergentes des éditeurs et sans les restitutions proposées des lacunes. L'apparat des archétypes latin et grec donne les propositions de restitution des lacunes du texte. De ce fait est d'abord présenté le texte latin d'Ankara avec les contrôles de Weber (1927 ou 1928) et des nouvelles vérifications personnelles sur photos ou estampages. Le tout est accompagné d'un *conspectus siglorum* simple et clair. reprenant ce qui se fait en épigraphie. Ce texte latin occupe les pages CXLI à CLXV. Suivent la version grecque d'Ankara (dont le texte sera bientôt publié par St. Mitchell et P. Botteri) des pages CLXVI à CC, puis la version latine d'Antioche de Pisidie (p. CCI à CCXXIII), enfin la version grecque d'Apollonia de Pisidie (p. CCXXIV à CCXXXIV). Cette présentation permet à chacun de se faire une idée précise de ce qu'est chacun des monuments. Il faut souligner ici l'excellence de l'expression typographique à l'honneur de la Société d'édition des Belles Lettres.

La dernière partie de l'ouvrage présente, en vis-à-vis, le texte latin et la traduction grecque comportant tous les éléments rassemblés et en tenant compte dans des notes précises de toutes les restitutions et variantes apportées depuis Mommsen jusqu'à Humphrey-Reinhold dans *ZPE* de 1984. Le travail réalisé ici est considérable nous sommes maintenant en possession des deux textes, grec et latin, dans une édition qui appelle peu de critiques et qui permet de suivre le cheminement de l'établissement de chacun des documents avec l'édition des quatre textes dans la partie précédente.

Les bas de pages contiennent aussi une traduction française dont la disposition, même si elle suit parfaitement l'ordre des textes grecs et latins, offre quelques problèmes de lisibilité par des décalages de pages entre traduction et texte grec ou latin. La traduction est très proche du texte, précise et respectant l'esprit avec ses lourdeurs. Il serait toujours possible de discuter telle ou telle traduction : pourquoi « généraux » pour *duces* plutôt que « chefs » (29, 1) ? Pourquoi « qui se trouve à l'intérieur du temple » qui est presque déjà un commentaire pour le simple « dans » (29, 2) ? Le mot « vaillance » peut paraître réducteur pour *virtus* et *me principe* n'implique pas directement le principat (13). En 28, 1, il est possible de se demander si la restitution *m[ea auctoritate]* est possible par rapport à la place essentielle tenue par *auctoritas* en 34, 3. Le seul point vraiment gênant est l'apparition de parenthèses contenant des éléments qui ne sont pas dans le texte et qui devaient être réservés au commentaire (en particulier l'année de charge des consuls cités ou la nomenclature des différents Tigrane).

Le commentaire, chapitre par chapitre, est très développé et instructif, au courant des dernières étapes de la recherche sur cette période si discutée depuis

longtemps, particulièrement sur le plan institutionnel. Il s'agit d'une mise au point de grande qualité sur tout ce que contiennent les *Res Gestae*, qui tient compte avec justesse, en particulier, de l'éclairage que peut donner le texte grec, par son vocabulaire, sur la rédaction latine. En dehors des événements fondamentaux de petites touches corrigent des interprétations pointillistes qui ne donnent pas la part nécessaire au contexte et aux mentalités. Il est vrai cependant que certaines interprétations peuvent prêter à discussion ; ainsi de la mise au second plan, sinon de l'effacement de la notion d'*auctoritas* qui a fait l'objet de multiples études et de nombreuses controverses (34, 3) ; cet affaiblissement explique l'acceptation de la restitution en 28, 1. On peut ne pas être d'accord avec cette vision de l'*auctoritas*.

Les nombreuses références aux historiens romains et grecs, aux études réalisées depuis presque deux siècles permettent de posséder, sous une forme synthétique, un tableau véridique de ce qu'a voulu Auguste en faisant connaître publiquement ses *Res Gestae*. Cette édition fait date, philologiquement comme historiquement ; elle restera longtemps, n'en doutons pas, une référence indispensable.

Jean-Pierre MARTIN.

MARTIANUS CAPELLA, *Les Noces de Philologie et de Mercure*, tome VII : *Livre VII. L'Arithmétique*, texte établi et traduit par Jean-Yves GUILLAUMIN, Collection des Universités de France, série latine 372 : Paris, Les Belles Lettres, 2003, CVI-220 pages dont 57 doubles.

L'édition de l'œuvre de Martianus Capella dans la CUF a été brillamment inaugurée en 2003 par la publication du livre VII des *Noces de Philologie et de Mercure* consacré à l'*Arithmétique*. J.-Y. GUILLAUMIN, professeur à l'Université de Franche Comté, dans la suite logique de son édition de l'*Arithmétique* de Boèce dans la même collection, a établi, traduit et annoté le texte du livre VII et a accompagné ce premier volume d'une précieuse introduction générale qui contextualise l'œuvre et son auteur. Deux autres volumes ont suivi en 2007, les livres IV, la *Dialectique*, et VII, la *Géométrie*, publiées respectivement par B. FERRÉ et par M. FERRÉ. On ne peut que se réjouir d'une telle entreprise quand on songe à la faveur exceptionnelle dont a bénéficié l'œuvre de Martianus Capella tout au long du Moyen Âge et au rôle prépondérant qu'elle a joué dans la formation intellectuelle des clercs médiévaux. La lecture de Matianus Capella est une étape incontournable par laquelle doivent passer tous ceux qui s'intéressent au maniement et à la circulation des savoirs du V^e^ au XII^e^ siècle. Les neuf livres des *Noces de Philologie et de Mercure* racontent les préparatifs et la célébration du mariage de Philologie et de Mercure et, pour la majeure partie de l'œuvre — les livres III à IX —, évoquent les domaines d'activité des sept servantes dont Mercure a fait présent à Philologie : Grammaire, Dialectique, Rhétorique, Géométrie, Arithmétique, Astronomie et Musique. Mais le texte de Martianus Capella est particulièrement déroutant pour le lecteur d'aujourd'hui qui sera facilement décontenancé par un style travaillé au point d'en être trop souvent obscur, par les variations de ton qui vont de la fantaisie la plus débridée à l'exposé le plus docte et le plus abscons, par l'alternance de la prose et des mètres, et par une matière qui est, paradoxalement, tout à la fois aride et superficielle. Autant dire que, s'il est une œuvre qu'on ne peut découvrir sans l'aide d'un apparat non seulement critique, mais culturel et contextuel, c'est bien celle de Martianus Capella. J.Y. GUILLAUMIN a su fournir, avec un texte scrupuleusement établi et une traduction fidèle et sans fioritures, le guide de lecture indispensable à la compréhension du livre VII dont il avait la responsabilité. Ph. SEGONDS a

assuré la relecture et la révision de cette édition, renouvelant la collaboration qui avait déjà présidé à la publication de l'*Arithmétique* de Boèce.

L'introduction commence par une revue des données dont nous disposons sur Martianus Capella et qu'il faut rechercher dans la critique interne de l'œuvre elle-même et dans les rares indications livrées par la tradition textuelle. Un examen approfondi des sources et une discussion serrée de la bibliographie antérieure permet à J.Y. Guillaumin de situer Martianus Capella dans la Carthage des toute premières décennies du v^e^ siècle : son œuvre est bien celle d'un contemporain de Macrobe avec qui il présente de nombreuses affinités. Un aperçu d'ensemble des *Noces de Philologie et de Mercure* en donne les grands traits caractéristiques en signalant la difficulté d'un texte malmené par la transmission manuscrite, trop souvent égarée par une invention lexicale audacieuse et surtout par une érudition étrangement compliquée d'un romanesque allégorique censé la rendre plus attrayante. Sous l'apparente hétérogénéité de l'exposé philosophique, J.-Y. Guillaumin a su dégager l'unité du propos et la volonté d'organisation systématique qui a présidé au projet de Martianus Capella. En rappelant les motivations de l'auteur, il montre comment Martianus Capella, à l'instar d'Augustin dans le *De ordine*, a professé, dans l'allégorie des *Noces*, la doctrine néoplatonicienne du retour de l'âme dans son séjour céleste après qu'elle a parcouru le cycle complet des sept sciences qui, seul, peut la dégager du monde sensible et lui assurer son union avec le Logos. Mais si les *Noces* sont « l'un des derniers chants de la religiosité païenne », elles ont aussi contribué, avec les œuvres de Boèce, de Cassiodore et d'Isidore de Séville à maintenir vivace en Occident latin le souvenir de la science antique. *Les Noces* se retrouveront au cœur du dispositif scolaire dès le début de l'époque carolingienne comme en témoignent une tradition manuscrite bien fournie dès le ix^e^ siècle et les commentaires de Jean Scot Erigène, de Martin de Laon, puis de Rémi d'Auxerre. L'œuvre ne cessera pas de susciter l'intérêt des grands intellectuels jusqu'à Thierry de Chartres ou Jean de Salisbury au xii^e^ siècle. Une brève, mais éclairante, rétrospective consacrée à la représentation des sept arts libéraux dans l'iconographie du Moyen Âge et de la Renaissance montre comment l'influence de Martianus Capella ne s'est pas limitée au seul domaine de la littérature - peut-être ces pages auraient-elles pu être l'occasion d'évoquer un manuscrit exemplaire dans cette perspective : Paris, BnF lat. 7900 A... J.-Y. Guillaumin achève de retracer l'économie générale de l'œuvre par une analyse de chaque livre qui lui permet de reconnaître dans *les Noces* une encyclopédie des connaissances qui s'inscrit dans une longue tradition spéculative à la recherche d'un modèle éducatif idéal. Ce n'est qu'après avoir offert au lecteur une propédeutique à l'ensemble de l'œuvre qu'il le fait pénétrer dans le contenu des quatre livres mathématiques des *Noces* et l'introduit précisément à la lecture du livre VII. Il rappelle et explique ainsi la primauté logique et ontologique accordée à l'Arithmétique sur les trois autres sciences mathématiques dans la théorie néoplatonicienne des mathématiques. Entre autres éclaircissements précieux, on retiendra l'accent mis utilement sur la différenciation qu'opèrent les anciens entre les sciences mathématiques et leurs applications concrètes : on distinguera ainsi l'Arithmétique, qui traite du Nombre comme d'un objet de connaissance immatériel et immuable, des techniques de calcul — ou logistique — qu'on ne s'attendra donc pas à voir exposées dans les *Noces* ; en revanche, on y lira, dans la pure tradition pythagoricienne, la définition du nombre et de ses subdivisions ou l'énoncé des propriétés des différentes catégories de nombres. Il faut repérer dans le livre VII trois ensembles de contenu, de tradition et de sources différents. Le premier mouvement du livre (§ 730-742) est un traité d'arithmologie dont il est difficile de savoir avec exactitude comment la matière en est parvenue à Martianus Capella. On y reconnaît

des correspondances avec le traité d'arithmologie de Nicomaque de Gerasa, aujourd'hui perdu, mais dont le souvenir subsiste dans les *Theologumena arithmeticae* attribuées à Jamblique : il faut donc supposer à la source du texte de Martianus Capella une arithmologie pythagoricienne de type « canonique ». Le second mouvement (§ 743-767) développe des connaissances caractéristiques de l'arithmétique pythagoricienne et sans doute empruntées à un manuel dans la tradition de l'*Introduction mathématique* de Nicomaque. On retiendra ici l'hypothèse très séduisante, mais, hélas, invérifiable en l'état de la littérature parvenue jusqu'à nous, que Martianus Capella ait pu disposer de la traduction latine qu'avait donnée Apulée de l'*Introduction mathématique* : cette œuvre, dont l'existence est bien attestée, avait été célèbre et elle était encore disponible à l'époque de Cassiodore qui la connaît et la mentionne. Il faut aussi reconnaître dans le texte de Martianus l'influence du commentaire arithmétique de Jamblique, par une voie indirecte qu'il est difficile de remonter avec plus de précision. Le troisième ensemble de connaissances exposé dans le livre VII (§ 768-801) réunit des théorèmes d'arithmétique qui remontent à Euclide. Ici encore on se demandera par quel canal un tel matériau est parvenu jusqu'à Martianus Capella car il faut supposer comme source de ce passage des *Noces* une traduction latine — ou plutôt une version latine — qui aurait réorganisé l'ordre originel des propositions euclidiennes. Le lecteur dispose donc de tous les éléments de contextualisation indispensables pour appréhender le livre VII et il est ensuite accompagné dans sa lecture par d'abondantes notes *ad locum* tout aussi nécessaires pour la compréhension d'une œuvre difficile et par une traduction dont on admire d'autant plus la clarté et l'aisance qu'elle doit restituer une pensée complexe. Le texte latin a été établi avec sûreté en utilisant systématiquement les six manuscrits du IX^e^ siècle jugés fondamentaux par J. Préaux et en fournissant ponctuellement les leçons jugées intéressantes de sept manuscrits estimés utiles, sans être indispensables. Les choix d'établissement du texte et de rédaction de l'apparat critique tels que les a exposés J.-Y. Guillaumin en préambule et tels qu'on les vérifie au fil de la lecture sont pertinents et emportent l'adhésion.

On ne peut qu'encourager à la découverte d'un volume exemplaire à bien des égards. On se permettra seulement un regret et un souhait. Une lecture efficace du livre VII des *Noces* ne pourra pas se passer d'un recours fréquent au commentaire que J.-Y. Guillaumin a déjà donné de l'*Arithmétique* de Boèce : de précieuses explications mathématiques n'ont pas trouvé toujours place dans ce volume, sans doute par crainte de la répétition, mais manqueront peut-être à qui voudrait se satisfaire de la lecture de Martianus... À ce regret j'objecterai moi-même que les lecteurs de l'*Arithmétique* de Martianus seront aussi vraisemblablement les lecteurs de l'*Arithmétique* de Boèce ! Et enfin on souhaiterait que la grande familiarité de J.-Y. Guillaumin avec les textes mathématiques de l'antiquité latine puisse un jour permettre la publication d'un vocabulaire latin des mathématiques actualisé sur la base de ses travaux.

Catherine Jacquemard.

Arnobe, *Contre les gentils (Contre les païens)*, Livre III, Texte établi, traduit et commenté par Jacqueline Champeaux, Collection des Universités de France : Paris, Les Belles Lettres, 2007, XLV-178 pages, en partie doubles (p. 2-32) ; index.

Sous ce titre double un peu gênant peut-être (dont l'auteur du volume, qui n'était pas responsable des choix de son prédécesseur, s'explique cependant

p. XXIX, n. 62), c'est un précieux travail que livre J. CHAMPEAUX. Une Introduction bien proportionnée et heureusement ramassée de 25 pages évoque d'abord la place du livre III dans le traité d'Arnobe et les problèmes de sa composition (le livre III ouvre un ensemble qui ne s'achève qu'à la fin de V, en attendant un nouveau départ manifeste en VI). Puis il s'agit des sources de ce livre III, « éminemment diverses » et mieux identifiées depuis la publication du livre I par H. LE BONNIEC en 1982 : Cicéron avec le *De natura deorum*, bien sûr, mais qui encore ? J. CHAMPEAUX fait justice du cercle vicieux où s'enferment les tenants du « tout Labeo » (p. XVI), parfois avec une saine irrévérence, et défend une lecture directe de Varron par Arnobe, au même titre que chez Tertullien avant lui et chez Augustin après lui, pour rester en Afrique : Sicca Veneria ne manquait pas de ressources culturelles ! Autre source capitale : l'Écriture Sainte, avec deux nouvelles citations identifiées, malgré une connaissance directe de la Bible plutôt modeste chez Arnobe ; une certaine influence de Cyprien, également ? Sont ensuite dégagés les enjeux théologiques du livre III : outre les cultes à mystères et le néoplatonisme de Porphyre, Arnobe y attaque les très vivaces cultes solaire et lunaire, en attendant le coup ultime qu'il portera contre Attis en V, 42. L'Introduction se conclut par un exposé des principes de la présente édition, qui se veut conservatrice, s'écarte 49 fois de MARCHESI et propose quelques conjectures nouvelles, tout en allégeant l'apparat de corrections fantaisistes ; outre les manuscrits, ont été collationnées les éditions de Sabaeus (1543) et de Gelenius (1546), ainsi que d'Orsini (1583) ; la traduction laissée par H. LE BONNIEC a été révisée. Viennent enfin 4 pages de Bibliographie, et un utile Sommaire du livre III.

Le texte et sa traduction occupent quelque 30 pages. Cette dernière est précise et vive, très agréable à lire, en dépit des difficultés d'un texte chantourné, souvent saturé de mots rares. On peut toujours contester quelques choix, comme, en 1, 1, « champions » pour *adstipulatores*, dont le commentaire souligne l'origine juridique, en sorte que « cautions » serait peut-être préférable. Au total, cependant, la réussite est à la mesure de la gageure, et c'est dire. En outre, si l'écriture du texte, avec son humour ou son ironie souvent caustique, n'est pas étudiée en introduction ou en notes (telles comparaisons avec Tertullien ou Augustin, tous deux africains aussi, au sujet de tels dieux minuscules et dérisoires, eussent été intéressantes), elle est fort bien rendue en français, en sorte que cette traduction exemplaire est également un commentaire stylistique, d'une certaine façon.

Les notes ont été regroupées en fin de volume, ce qui est bien plus commode que leur double répartition, en ce lieu et en bas de pages, que le recenseur trouvait fort fâcheuse dans tels autres volumes de la C.U.F. L'avertissement liminaire de la p. 33 signale que les questions de religion romaine l'emportent ici sur les considérations linguistiques et stylistiques, ce qui reflète l'orientation des travaux de J. CHAMPEAUX ; mais il faut d'emblée préciser que ces dernières remarques, qui requièrent l'intervention d'un spécialiste pour être vraiment significatives, ne sont malgré tout pas totalement négligées. On saluera en outre, au fil de ces 140 pages en petits caractères, de multiples renvois à l'œuvre d'Arnobe et à des sources innombrables, et le lecteur en saura infiniment gré à l'éditeur.

Quelques remarques au fil de ces notes si précieuses. N. 4, p. 36, dans le passage si célèbre des *S.H.A.* cité (il faudrait rappeler d'ailleurs qu'il a suscité une surabondante bibliographie), on n'oubliera pas la mention d'Orphée ! N. 1, p. 39-40, sur l'équivalence croissante entre *rex* et empereur, on pouvait signaler l'influence du grec et de l'Ancien Testament, et renvoyer au très utile W. SUERBAUM, *Vom antiken zum frühmittelalterlichen Staatsbegriff*, Münster, 1977. N. 10-11, p. 42-43, sur la fabrication matérielle des dieux païens chez les Apologistes chrétiens, nombreux travaux commodes de Fr. HEIM ; de même, n. 5, p. 47, sur la rétorsion chez les

Apologistes, J.-Cl. Fredouille a écrit bien des pages éclairantes. N. 2, p. 48, à propos du zeugma *mentes et manus protendimus*, ne peut-on songer à Verg. *Aen.* 12, 930-931, *oculos dextramque (...)/protendens* (en un passage célèbre) ? N. 5, p. 49, la présence de Vénus, Minerve et Apollon, associés à Triptolème et à Hercule, se retrouvera chez l'un des derniers défenseurs du paganisme, et des plus ardents, Rutilius Namatianus, dans son hymne à Rome éternelle, placée sous leur protection (1, 67-76). N. 1, p. 58, sur *sanctus*, voir aussi A.-J. Festugiere, *La sainteté*, Paris, 1942 — un livre magnifique. N. 5, p. 69, la conjecture *emunctionibus* emporte la conviction ; de même pour *sanniones*, défendu en n. 7, p. 74. N. 2, p. 71, à propos de *tamquam utres sufflatos*, on pense à Petr. *Sat.* 42, 4, *utres inflati ambulamus*. N. 10, p. 101, sur Vulcain, on attendait un renvoi à G. Capdeville ; mais peu après, on saluera la richesse peu commune de la n. 3, p. 107-109, sur Vita et Potua. Aux p. 113-116, au sujet du ch. 27, on pourrait signaler une possible influence de ce *Iuuenalis declamans* jadis bien étudié par J. De Decker, et naguère par maints travaux anglo-saxons. N. 1, p. 169, la « brièveté » affichée (plus que réelle) est une topique de conclusion qui n'est pas propre à Arnobe. — *Sed haec hactenus* : que J. Champeaux ne veuille trouver, dans ces quelques remarques d'un lecteur qui n'est spécialiste ni de la religion romaine, ni de l'apologétique chrétienne, que la marque de l'extrême intérêt que présente ce volume pour tout latiniste ; elle a assurément bien mérité de toute notre communauté scientifique, par son érudition multiforme, et non certes des seuls « arnobiens », et la suite de ses travaux en la matière est attendue avec impatience.

Vincent Zarini.

Rutilius Namatianus, *Sur son retour*, texte, traduction, notes et index par E. Wolff, avec la collaboration de S. Lancel pour la traduction et de J. Soler pour l'introduction, (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2007, xic-118 pages, dont 45 doubles.

Ce volume succède à celui que F. Préchac termina à la mort de J. Vessereau et qui parut en 1933 (rééd. en 1961) dans la même collection. E. Wolff le renouvelle considérablement en nous offrant une ample et intéressante introduction de 99 pages. (26 chez V.-P.), appuyée sur la bibliographie la plus récente (près de 90 titres cités dans la bibliographie), ainsi que des notes beaucoup plus fournies que celles de l'édition précédente, même s'il ne s'agit pas d'un commentaire, lequel a déjà été réalisé de manière monumentale, par E. Doblhofer entre 1972 et 1997 et encore complété par A. Fo en 1992. Il ajoute aussi la publication des fragments du livre II mis au jour en 1973, mais dont l'état de mutilation dissuade de proposer une traduction : la découverte de ces fragments a permis d'établir de manière certaine la datation du poème, grâce à la mention du deuxième consulat de Constantius (417), le futur Constance III, et d'écarter définitivement l'hypothèse, soutenue par certains, que le livre II ne comprenait que les 68 vers connus. Il avait vraisemblablement une longueur comparable à celle du livre I.

L'introduction comporte, outre tout ce qu'on attend d'elle à propos de l'auteur et de son entourage, de son œuvre et des fragments, de son style et de sa langue, des considérations très intéressantes sur son paganisme, sur la réception tardive du poème, sur le genre de l'œuvre, ainsi que son sens, et enfin sur les ennemis de Rome fustigés par Rutilius (les moines et les ermites, les juifs et les Goths, qui ont pour point commun d'être des ennemis internes à Rome et d'être présentés comme des sauvages). Les modèles qui transparaissent dans le poème sont d'illustres voya-

geurs, Ulysse, Enée et l'Ovide des *Tristes*, avec lequel il faut mettre en relation le schéma métrique utilisé, le distique élégiaque, qui connaît un renouveau à partir du v^e^ siècle. Si l'œuvre ne peut être classée dans un genre littéraire précis, elle n'est pas pour autant un amalgame de genres différents, mais son unité se fait autour d'un motif littéraire bien connu des anciens et fréquent dans l'épopée, celui de l'*iter*, description de voyage qui déroule la liste des étapes. Horace et Ovide ont contribué à lui donner une existence propre, détachée du genre épique, de voyage « sur les traces de ». Rutilius se situe dans cette lignée en adoptant « la posture du lettré qui déchiffre le paysage au cours de son voyage et procède à une lecture du territoire » mythologique, étymologique, étiologique, historique *etc.*

À la page XL figure une carte, précieuse pour suivre l'itinéraire du retour et qui manquait dans l'édition précédente : elle retrace les étapes maritimes et non les jours de voyage, ce qui est impossible, faute de précisions chronologiques suffisantes. L'annexe prosopographique placée avant le texte constitue un autre outil très utile à la lecture.

Le texte a été établi à partir des deux seuls manuscrits connus, V et R, et de l'édition *princeps* (B), dérivant tous, après l'étape intermédiaire de deux copies différentes, d'un même archétype découvert à Bobbio à la fin du XVe siècle et perdu par la suite. Les différences notables avec l'ancienne édition sont au nombre de 9, sauf oubli de notre part et sans compter les divergences orthographiques :

vers	Ancienne édition	Nouvelle édition
62	terra	terrae
70	numen	nomen
155	pacatum	placatum
203	pulsata	pulsato
227		<hinc afflictum>
371	Faleria	Falesia
379	inter	intra
612	custodum	custodes
632	negare	necare

Comme il l'explique dans son introduction, E. W. a pris le parti de garder la traduction de ses prédécesseurs quand il la jugeait bonne, soit assez souvent. Très fréquemment, il allège cette traduction, en ayant recours, tout d'abord, à un style plus concis (v. 275 et 280 par exemple) : la traduction de V.-P. avait tendance à ajouter des mots, parfois mis en italique, dont il réduit généralement le nombre (v. 240 *insula facta* : « île fait *de main d'homme* » devient ainsi « île artificielle »). Il améliore par ailleurs la traduction d'un certain nombre de passages de V.-P. : ainsi, au v. 152, il rend *famulas* ; aux vers 545-546, la traduction perd le flou qu'elle avait chez V.-P. ; au v. 619, *sub tempestas maligna* est plus justement rendu par « quand menace une méchante tempête », plutôt que par « même si la tempête menace faiblement ». On pourrait multiplier les exemples.

L'auteur nous donne une traduction élégante, sans s'éloigner pour autant du texte dont il a à cœur de rendre le détail. Il modernise la langue employée, par exemple en préférant « Goths » à « Gètes ». Il va, à notre avis, un peu loin dans ce parti pris quand il traduit *Chalybum metalla* par « mines qui donnent l'acier » plutôt que « mines des Chalybes » (v. 351), qui est certes moins immédiatement clair pour un lecteur moderne, mais plus poétique et proche du texte ; ou quand, *Euboicus* fait l'objet d'une glose (« l'eubéenne Cumes », vers 247). Il est rare, mais il

arrive que les deux traductions divergent totalement, ainsi celle du v. 362, justifiée par une note, ou celle des vers 16-17.

Nous n'avons relevé que très peu d'imperfections, minimes : au v. 125, *Allia* n'est pas traduit ; au v. 257, on attend de *ut* une valeur causale plutôt que comparative ; au v. 300, la traduction de V.-P. de *collegae* par « collègues » convient mieux, s'agissant d'un triumvirat, que « compagnons ». Au v. 625, *insidiae* et *fraus* ne sont finalement rendus que par un mot, alors que la note traduit les deux littéralement. Pour terminer sur une suggestion, au v. 34, *addere uela* aurait pu être rendu par une image proche, « donner des ailes ».

Cette nouvelle édition constitue donc un véritable renouvellement et une mise au point très complète et à jour sur notre connaissance de l'auteur et de son poème.

Valérie Fauvinet-Ranson.

Cyprien de Carthage, *L'unité de l'Église (De ecclesiae catholicae unitate)*. Texte critique du *CCL* 3 (M. Bévenot). Introduction de Paolo Siniscalco et Paul Mattei ; traduction de Michel Poirier ; apparats, notes, appendices et index par Paul Mattei (Collection « Sources Chrétiennes », n° 500) : Paris, Les Editions du Cerf, 2006, xviii-334 pages.

Le numéro 500 de la collection des Sources chrétiennes est consacré à un traité important pour l'Église chrétienne et son ecclésiologie, le *De ecclesiae catholicae unitate* de Cyprien de Carthage. Il s'agit d'un « opus à trois mains », qui a combiné les compétences des trois auteurs : P. Mattei, M. Poirier et P. Siniscalco. Les directeurs de la collection ont également souhaité affirmer l'importance de ce traité pour l'Église d'aujourd'hui en le faisant précéder d'une Préface de Mgr Claude Dagens.

L'introduction présente les circonstances de la rédaction du traité, à la fois externes (la crise de l'Empire romain) et internes à l'Église (crise des Églises de Carthage et de Rome). Il existait depuis 249 une fracture dans la communauté chrétienne de Carthage entre Cyprien et un parti de prêtres hostiles, qui fut aggravée par la persécution de Dèce, en 250. L'exil volontaire de Cyprien, puis l'élévation, par Novat, de Felicissimus au diaconat, sans l'aval de l'évêque, firent de la fin de 250 et du début de 251 une période très difficile pour Cyprien. À son retour à Carthage, il poursuivit la rédaction d'un ouvrage sans doute commencé en exil, ce *De ecclesiae catholicae unitate*, qu'on peut dater de la fin du printemps et du début de l'été 251. La question du titre — avec ou sans l'adjectif *catholicae* — est difficile à trancher et de toute façon elle n'est pas décisive. L'évêque s'adresse à son peuple et vise Felicissimus et les schismatiques africains, mais également Novatien et les schismatiques romains, puisque, à Rome, au printemps 251, Novatien est parvenu à se faire consacrer évêque contre Corneille nouvellement élu au siège de Pierre. L'ouvrage, qui promeut l'unité de l'Église à un moment où elle se divise, a naturellement une fonction pastorale, mais il relève moins du sermon que de l'épître, et P. Siniscalco souligne la vigueur et la passion qui s'y expriment. De composition un peu sinueuse, le traité se présente surtout comme l'évocation d'une succession de thèmes, parfois récurrents, comme celui des pièges tendus par le diable ou le dessein du Christ sur l'Église. S'y dessine une ecclésiologie importante pour la postérité et fondée sur trois idées principales : le caractère central de l'évêque en son Église locale, la collégialité épiscopale et le rôle spécial reconnu au Siège romain. À ce propos les éditeurs font le point sur la double rédaction des chapitres 4-5. On sait qu'il existe deux traditions pour ce passage : l'une, appelée

Textus Receptus (*TR*), est connue de la majorité des manuscrits et des premières éditions ; l'autre, appelée, depuis Bévenot, *Primacy Text* (*PT*), et conservée pur dans un seul manuscrit, souligne le primat de Pierre, ce que l'on a parfois interprété comme la reconnaissance de la primauté de l'évêque de Rome sur celui des autres diocèses. On admet aujourd'hui que les deux versions sont authentiques et que le *TR* est une révision du *PT* : celui-ci, composé en 251 à l'occasion du schisme de Novatien, fut révisé et corrigé ultérieurement, lors de la controverse avec Étienne à propos du baptême. Les éditeurs du volume partagent ce point de vue et confirment que, même dans la version longue, le *primatus Petri* n'est pas un primat de pouvoir, mais une façon d'indiquer clairement l'unité des pouvoirs conférés ensuite à tous les apôtres (cf. l'analyse des emplois de *primatus* et de *cathedra* dans d'autres textes de Cyprien).

Le texte est emprunté à l'édition de Bénevot (*CCL* 3, 1972, précédée par celle d'Oxford parue en 1971 et surtout préparée par son ouvrage décisif sur la tradition manuscrite de Cyprien [Oxford, 1961]), mais il est accompagné d'un nouvel apparat, sélectif mais néanmoins riche. Les lectures des témoins manuscrits ont été vérifiées sur pièce, et P. Mattei ajoute systématiquement les leçons du *Veronensis deperditus* reportées par Latino Latini sur une édition d'Érasme de 1537. On trouve également en apparat les lieux parallèles chez Cyprien et les *testimonia*, et en appendice des notes critiques complémentaires. Les notes infrapaginales, qui concernent les aspects historiques, littéraires et doctrinaux, sont à leur tour complétées par une série de notes en fin de volume. La traduction de M. Poirier est élégante mais aussi précise et minutieuse. Le choix de rendre *haeresis* par « dissidence », qui peut surprendre à la lecture et qui, à nos yeux, affaiblit le sens d'un mot déjà chargé de toute une tradition à l'époque de Cyprien, est justifié dans une note préliminaire du traducteur.

On regrette seulement la facture un peu trop complexe de ce volume, qui aurait pu gagner en simplicité. En outre certains développements n'étaient sans doute pas indispensables (par ex. l'exposé initial sur la crise de l'Empire romain) ou s'avèrent un peu longs (sur le rôle des images ; sur les *testimonia* dans l'appendice 3). On relève aussi quelques redites (par ex. à propos des deux versions des chapitres 4 et 5). Il reste que cet ouvrage d'une grande richesse fera incontestablement date et constituera pour longtemps le travail de référence sur le *De unitate*, et ce numéro 500 illustre avec éclat la bonne santé de la collection.

Frédéric Chapot.

Faustin (et Marcellin), *Supplique aux empereurs (Libellus precum* et *Lex Augusta)*, précédé de Faustin, *Confession de foi*. Introduction, texte critique, traduction et notes par Aline Canellis (Collection « Sources Chrétiennes », n° 504) : Paris 2006, 261 pages.

Après avoir donné deux excellentes éditions de l'attaque de Jérôme (en 376-377 ?), l'*Altercatio Luciferiani et orthodoxi* (Collection « Corpus Christianorum », Series Latina LXXIX B, Turnhout 2000), l'autre avec sa traduction annotée : *Débat entre un luciférien et un orthodoxe* [...] (Collection Sources Chrétiennes, n° 473, Paris 2003), l'auteur nous offre ici le dossier de la défense, requête adressée en 383/384 par deux prêtres « ultra-nicéens », sans doute originaires de Rome, aux empereurs Valentinien II, Théodose I et Arcadius. Le schisme luciférien avait en effet divisé l'Occident entre 360 et 400 « à la suite du refus par Lucifer de Cagliari (...) de la réintégration dans l'Eglise de tous ceux qui avaient, peu ou prou, cédé ou

été abusés lors de la dernière session du concile de Rimini à la fin de 359 » (p. 13). Après un rappel, bien utile, des « séquelles de la crise arienne en Occident et de la réaction des nicéens intransigeants » (p. 15-39), A. Canellis analyse la requête (p. 40-65) comme procédure judiciaire (*preces* ou supplique), comme plaidoyer et enfin comme « œuvre de combat ». La section suivante de l'introduction est consacrée à l'histoire du texte (p. 66-81), transmis indépendamment pour la *Confession fidei* d'une part (conservée dans cinq témoins des VIII^e^-IX^e^ s., dont deux de la *Collectio Quesnelliana*) et d'autre part pour le *Libellus precum* et la *Lex Augusta* dont la tradition se répartit en deux familles : ***1***, qui regroupe les six témoins, tous collationnés (XI^e^-XVI^e^ s.), qui contiennent la *Collectio Avellana* (les textes en question y portent les numéros 2 et 2a, selon l'éd. d' O. Günther), et sont les seuls à offrir la dite *Lex* ; ***2,*** comprenant treize témoins, intégralement collationnés également, mais tous plus ou moins incomplets et dont sept seulement (des VI^e^-XVI^e^ s.) figurent dans l'apparat et présentent *à la fois* les deux textes. De plus dans leurs *De viris* respectifs, Gennade de Marseille (s. v^2) et Isidore de Séville (v. 600), analysent ou citent des extraits du *Libellus*, en prenant — surtout le second — certaines libertés avec le texte.

Par rapport aux éditions antérieures, non seulement les premières, celles de P. Quesnel (1675) pour la *Confessio* et du jésuite Jacques Sirmond (1650) pour le *Libellus*, mais la *Patrologie Latine* (13, 79-108), O. Guenther (*CSEL* 35, 1895) et M. Simonetti (*CCL* 69, 1987), la présente édition présente un progrès considérable : en effet Guenther, de son propre aveu, n'avait pas collationné les manuscrits, et c'est son texte que reprend Simonetti. A. Canellis précise qu'en fin de compte son édition diffère peu de celle de Guenther, en raison de des choix judicieux de l'éditeur allemand, mais l'incertitude a fait place désormais à des conclusions solidement établies. Des tableaux clairs (p. 70, 72, 74) permettent au lecteur de savoir quels sont les témoins de chaque texte.

Cet ouvrage, que l'auteur avait présenté en 2002 comme mémoire pour son habilitation à diriger les recherches, a intégré bien des suggestions que le jury lui avait proposées. Mais ce travail très consciencieux, rédigé en pensant aux usages propres à la collection où il devait prendre place, a sans doute subi ici ou là les habituelles contraintes éditoriales. On pourra regretter peut-être la concision de certains développements (sur la procédure des rescrits et, dans le cas présent, sa transmission indirecte), le manque d'informations sur « l'éditeur oxonien » (p. 79, n. 2, à moins que le mystère ne reste entier sur son identité) mentionné par Guenther, ou des éclaircissements sur certains sigles (ainsi p. 71, n. 4 : de quel manuscrit *A* s'agit-il, puisqu'il semble que Guenther ne se serve pas de ce sigle ?). Mais il ne s'agit là que d'infimes détails, qui ne sauraient faire oublier que l'auteur, contrairement à ses illustres devanciers, a consulté tous les manuscrits et accompagné le texte d'une traduction et d'une annotation toujours très précises.

Benoît Gain.

Sulpice Sévère, *Gallus. Dialogues sur les « vertus » de saint Martin*, introduction, texte critique, traduction et notes par J. Fontaine (Collection « Sources chrétiennes », n° 510) : Paris, Les Éditions du Cerf, 2006, 380 pages + 2 cartes.

Cet ouvrage vient achever la publication des œuvres complètes de Sulpice Sévère dans la collection « Sources chrétiennes ». La *Vie de saint Martin* (*SC* 133-135) avait été procurée, en 1967-1969, par J. Fontaine, et les *Chroniques*

(*SC* 441) par G. de Senneville-Grave, en 1999. Il est une contribution essentielle à l'histoire du monachisme, et en particulier du monachisme martinien qu'il place en regard du monachisme égyptien.

Il se présente sous la forme d'un dialogue, — à la manière des dialogues philosophiques de Cicéron ou encore de l'*Octavius* de Minucius Felix—, entre trois fervents admirateurs de saint Martin de Tours, réunis dans la villa de Sulpice Sévère, sur son domaine aquitain de Primuliacum. Autour de Sulpice se trouvent Postumien, un aristocrate lettré, de retour d'un voyage en Orient, et Gallus, un rhéteur gaulois, qui donne son nom au dialogue. Postumien est le premier à prendre la parole pour faire le récit du voyage qui l'a conduit de Primuliacum à Alexandrie, puis à Bethléem pour y rencontrer Jérôme, avant de gagner l'Égypte et la haute Thébaïde pour y visiter les moines et les ermites et se renseigner sur leur genre de vie. Il veut savoir « s'il y a des chrétiens dans ces déserts » (I, 4, 2-3). Il raconte toute une série d'anecdotes pittoresques sur les moines d'Égypte. Le désert apparaît comme un jardin d'Éden où l'homme apprivoise les bêtes sauvages et trouve sans peine sa subsistance. À ces *fioretti* orientaux répond la seconde partie du dialogue : Gallus prend à son tour la parole pour montrer la supériorité des vertus morales et thaumaturgiques de Martin sur celles des moines d'Égypte. Il apporte, à la demande de Sulpice, un complément à la *Vita Martini* rédigée en 397.

Mais, dans les années 403-404, période de rédaction du *Gallus*, la situation du monachisme martinien est devenue critique, notamment à cause de l'ascétisme rigoureux des disciples de Martin qui se heurtent à certains évêques. Le ton n'est plus le même que dans la *Vita* : à l'apologie et au panégyrique succède la polémique, et parfois l'invective. De plus, une mutation esthétique s'est opérée : le classicisme oratoire de la *Vita* a fait place aux fantaisies baroques des *Dialogues*.

L'édition antérieure, celle de C. Halm, publiée à Vienne en 1866 (*C. S. E. L.* 1) s'intitulait *Dialogi*, suivant ainsi la plupart des manuscrits et une tradition qui remontait à Gennade. S'appuyant sur le témoignage de Jérôme, J. Fontaine lui a préféré *Gallus* accompagné d'un sous-titre, car Sulpice Sévère pourrait avoir désigné ainsi son œuvre du nom d'un des interlocuteurs, comme l'avait fait Cicéron avec ses propres dialogues intitulés *Brutus*, *Laelius* ou *Cato*. En revanche, il a conservé la tripartition en trois « dialogues », apparue probablement à l'époque carolingienne : le premier correspond à la première moitié de la première journée d'entretien et traite des moines d'Égypte, le deuxième, à la seconde moitié de cette journée, et le troisième à la seconde journée, ces deux derniers dialogues étant entièrement consacrés à Martin de Tours. Or, à l'origine, Sulpice Sévère avait distingué seulement deux livres, un pour chaque journée. L'éditeur a choisi de conserver la numérotation courante dans les travaux modernes sur les *Dialogues*.

L'introduction se présente sous la forme de onze chapitres brefs. Le premier fait le point sur « les études martiniennes au XX^e^ s. », mais en fait il esquisse un panorama plus vaste, montrant bien les débats passionnels qui ont entouré saint Martin de Tours, déjà au IV^e^ s., puis au XVI^e^ s. avec la Réforme, au XVIII^e^ s. avec la philosophie des Lumières, et au XIX^e^ s. avec le courant positiviste. Le lecteur ordinaire aurait pu penser que saint Martin était plus consensuel. À la fin du chapitre 10, consacré au « crépuscule de l'ascétisme martinien », J. Fontaine évoque « la contestation et le déclin de l'ascétisme martinien au tournant des IV^e^ et V^e^ siècles », puis l'insertion du *Gallus* dans les *Martinelli*, ces manuscrits médiévaux réunissant des œuvres et des inscriptions consacrées à Martin. Il faudrait alors, à notre avis, signaler les réécritures poétiques que donnent Paulin de Périgueux (V^e^ s.) et Venance Fortunat (VI^e^ s.) de ces dialogues, et leur réécriture en prose, sous une forme condensée, par Grégoire de Tours (VI^e^ s.). Le dernier chapitre pose les principes de l'édition.

Comme pour l'édition de la *Vita Martini*, J. Fontaine s'est appuyé sur les travaux philologiques de M. Peebles et Per Hyltén (*Studien zu Sulpicius Severus*, Lund, 1940) et il a fondé son apparat critique sur celui de C. Halm (1866), en l'allégeant. L'établissement du texte repose sur six manuscrits, dont le plus ancien remonte à l'année 517, et sur une *uulgata editio*, issue des textes des plus anciennes éditions critiques. L'apparat, en principe négatif dans la collection « Sources chrétiennes », mais ici souvent positif, est sélectif : il donne l'intégralité des leçons divergentes de *V D FA*, mais les autres leçons divergentes seulement en cas de nécessité. J. Fontaine dit qu'il adopte l'orthographe courante dans les éditions françaises, en l'occurrence celle du *Grand Gaffiot* (2000). En fait, il ne pratique pas l'assimilation des préfixes, même dans les cas où le *Gaffiot* la fait (ex. *inponere*, *inpugnare*). La traduction est le plus souvent excellente : élégante, limpide et précise. Elle rend compte de la variété du style de Sulpice. Les notes, assez abondantes, apportent les éclaircissements nécessaires, les précisions philologiques et les parallèles littéraires indispensables. Si les appels de notes figurent dans le texte français, selon les normes de la collection, la note reproduit cependant toujours les mots latins qui appellent un complément d'information. Nous apprécions particulièrement cette présentation qui favorise un véritable examen du texte latin, mais qui tend à se perdre dans certains volumes. L'ouvrage est complété par un index des noms de personnes et un index des noms de lieux et de peuples. Il est aussi équipé de deux cartes, qui correspondent au diptyque que forme l'ouvrage : l'Orient d'un côté, l'Occident de l'autre.

Nous avons relevé quelques erreurs : p. 15, il faut lire Clare Stancliffe, p. 27 un reste de précaution ; p. 91, les Mélanges Straub, *Romanitas christianitas*, ont été publiés en 1982, aux pages 528-552 ; p. 92, l'ouvrage de F. Ghizzoni est paru à Rome et non à Parme...

Nous sommes très reconnaissante à Jacques Fontaine d'avoir achevé ce travail, déjà ébauché dans les dernières années de son séminaire à la Sorbonne. Il constitue un excellent instrument de travail pour les spécialistes et porte à la connaissance de tous une œuvre aux multiples implications, qui préfigure les hagiographies médiévales qui font la part belle aux miracles et au merveilleux. C'est aussi un récit de voyage et un protreptique.

Sylvie Labarre.

Ildefonsi Toletani episcopi *De uirginitate sanctae Mariae*, *De cognitione baptismi*. *De itinere deserti*, edidit Valeriano Yarza Urquiola, *De uiris illustribus*, edidit Carmen Codoñer Merino, *Corpus Christianorum*, *Series Latina*, T. CXIV A : Turnhout, éditions Brepols, 2007, 644 pages.

Ce volume regroupe les trois principales œuvres conservées d'Ildefonse, évêque de Tolède de 657 à 667. Le *De uirginitate s. Mariae* avait fait l'objet d'une édition critique dès 1937, grâce à V. Blanco García ; l'édition proposée ici par V. Yarza Urquiola (par la suite abrégé V.Y.U.) est donc une édition critique entreprise à nouveaux frais. Le *De uiris illustribus* fut édité en 1972 par C. Codoñer Merino (= C.C.M.), et cette édition est reproduite ici presque sans changement. Enfin, le *De cognitione baptismi*. *De itinere deserti* est ici édité pour la première fois selon les critères de la philologie moderne, à nouveau par V.Y.U.

Le *De uiris illustribus* est un recueil de treize biographies qui fait suite au *De uiris illustribus* d'Isidore. Le *De cognitione baptismi*. *De itinere deserti*, de

contenu plus théologique, constitue un seul traité divisé en deux livres ; c'est en grande partie un florilège, et il faut savoir gré à l'éditeur d'avoir repéré la plupart des sources ; on ajoutera cependant que le passage *iure — mundi* (*De cogn. bapt.* l. 1588/1598) est un emprunt à Ambroise, *Exameron*, I, 4, 14.

À propos du *De uirginitate s. Mariae*, V.Y.U. émet l'hypothèse, plutôt séduisante, que cette œuvre regroupe en fait deux traités originellement distincts, un traité mariologique et un traité christologique. S'il est permis d'ajouter un petit commentaire à l'étude des sources, je voudrais souligner le décalage, presque la contradiction, entre l'influence massive des *Synonyma* d'Isidore de Séville sur le style du *De uirginitate*, et la faiblesse des emprunts textuels à l'opuscule isidorien. Certes, V.Y.U. signale (p. 73, 148, 151 et 234) plusieurs échos aux *Synonyma*, mais ils sont peu nombreux et limités. On en viendrait presque à se demander si Ildefonse s'est réellement inspiré des *Synonyma* et s'il n'a pas eu l'idée du style synonymique indépendamment d'Isidore. Toutefois cette hypothèse est peu vraisemblable, car il serait étonnant qu'une si grande ressemblance stylistique soit due au hasard, et les *Synonyma* étaient bien connus à Tolède à l'époque d'Ildefonse : ils sont cités comme autorité dans le deuxième canon du VIII[e] Concile de Tolède (en 653), et Ildefonse lui-même les mentionne dans le chapitre VIII de son *De uiris illustribus*. Dès lors, on doit conclure qu'Ildefonse a délibérément cherché à s'écarter de son modèle, ou plutôt, dans un esprit d'émulation, à rivaliser avec lui. Par exemple, le second livre des *Synonyma* commence par une prière à l'âme : *Quaeso te... obsecro te, deprecor te, inploro te* ; Ildefonse, lui, débute son livre par une prière à Marie : *Te rogo, te oro, te quaeso* (l. 2-3). Si, comme il est permis de le supposer, les deux phrases doivent être mises en parallèle, la formulation d'Ildefonse apparaît comme une sorte de symétrique de celle d'Isidore : ordre COD-verbe au lieu de verbe-COD, *quaeso* à la fin de la série et non au début ; et surtout, Ildefonse semble avoir mis un point d'honneur à trouver encore d'autres synonymes.

Ces trois éditions critiques sont de très bonne qualité ; celle du *De uirginitate* est particulièrement remarquable, car la tradition manuscrite de cette œuvre est à la fois très riche et relativement tardive (elle ne remonte pas au-delà du IX[e] s.), et elle a subi de nombreuses contaminations. Dans certains cas, cependant, les choix de V.Y.U. m'ont paru contestables. Je ne m'étends par sur ce point ici, car cela dépasserait le cadre imparti à un compte rendu, et je me permets de renvoyer à un article que je consacre à ce sujet et qui devrait paraître dans *ALMA*, t. 66, 2008. Je ne citerai ici qu'un exemple : à la ligne 1285, au lieu de *molestias*, transmis par tous les manuscrits, V.Y.U. édite *moles tinniens*. Or cette conjecture est inutile : *Chary bdium molestias* est probablement une périphrase pour *Charybdes molestas* (« les tourments causés par les Charybdes » = « les Charybdes tourmenteuses »), et *feroces sonitus conlideret* se comprend fort bien ; il faut y voir un emploi rare, mais attesté notamment chez Isidore (*Etym.* IX, 1, 8 et XI, 1, 58), de *conlidere* avec le sens d'« émettre, articuler ».

Cette petite réserve n'enlève rien à la qualité de ces éditions : celle du *De uiris illustribus* par C.C.M. fait référence depuis maintenant trente-cinq ans ; nul doute que celles du *De uirginitate s. Mariae* et du *De cognitione baptismi* par V.Y.U. s'imposeront aussi comme éditions de référence.

Jacques Elfassi.

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus SABATIER neugesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron unter der Leitung von Roger GRYSON ; 1/1[5]. *Répertoire général des auteurs ecclésiastiques latins de l'Antiquité et du haut Moyen Âge*, par Roger GRYSON. 5[e] édition mise à jour du *Verzeichnis der Sigel für Kirchenschriftsteller* commencé par Bonifatius FISCHER, continué par Hermann Josef FREDE. Tome I : Introduction, Répertoire des auteurs : A-H, 575 pages. Tome II : Répertoire des auteurs : I-Z, Auteurs sans sigle propre, Tables, p. 581-1075. Freiburg, 2007.

Il s'agit ici, en deux gros volumes, de la mise à jour (la précédente datant de 1994) d'un instrument de travail étroitement lié à la *Vetus Latina*. Au-delà d'une liste des sigles (*Verzeichnis der Sigel*, disait l'ancien titre) utilisés pour renvoyer aux auteurs et à leurs œuvres, c'est un répertoire détaillé de tous les auteurs ecclésiastiques latins dont les œuvres sont susceptibles de contenir des traces des anciennes versions de la Bible antérieures à la Vulgate. Comme celle-ci, issue d'initiatives de saint Jérôme assez largement controversées sur le moment, n'a été acceptée que très progressivement et ne s'est parfaitement imposée qu'avec Charlemagne, le répertoire mentionne tous les auteurs jusqu'à l'an 800, et même quelques autres demeurés rétifs après cette date.

Ceux qui utilisent constamment la *Clavis Patrum Latinorum* éditée chez Brepols (3[e] édition 1995 par les soins d'E. DEKKERS) se demanderont peut-être si cette concurrence était bien nécessaire. Ils auraient tort. Non seulement le présent répertoire mène l'enquête un peu plus loin que la *Clavis*, pour laquelle l'âge des Pères se clôt avec Bède, mort en 735, mais surtout il adapte ses notices aux conditions dans lesquelles s'élabore la *Vetus Latina*. Je m'explique en prenant un exemple. La plus récente édition de *l'Ad Demetrianum* de Cyprien de Carthage a été procurée en 2003 par J.C. FREDOUILLE aux Sources Chrétiennes ; c'est cette édition qui est mise en avant et qui, dans son texte et son apparat critique (la *Vetus Latina* prend en compte les variantes que présentent dans les manuscrits les citations scripturaires des Pères), sert désormais de base au travail des auteurs de fascicules. Mais divers livres bibliques avaient déjà été traités avant 2003, la notice indiquera donc que pour l'Épître aux Colossiens on avait suivi le texte d'HARTEL (1868), et que pour la Sagesse, Isaïe, 1 Timothée et l'Épître aux Hébreux on avait pu disposer de l'édition SIMONETTI au CCL (1976) ; remarquons en passant que d'autres livres bibliques ont été traités avant 2003, mais Cyprien n'en a rien cité dans cette œuvre, et ils sont omis, alors que la notice sur le *De mortalitate* du même auteur avertit que la Genèse et d'autres épîtres que Colossiens ont été citées d'après l'édition HARTEL. On voit que pour chaque œuvre de chaque auteur l'information est parfaitement précise.

Avant R. GRYSON, les responsables de l'entreprise ont toujours été germaniques, les éditions précédentes de ce répertoire utilisaient l'allemand. Le nouveau Directeur écrit en français, la présente publication offre donc un mélange imprévisible de notices rédigées dans l'une ou l'autre langue. Cela n'est pas réellement gênant pour le lecteur de ces textes brefs, d'autant plus qu'on a pris soin de donner l'avant-propos et l'introduction dans les deux langues. Le tout anglais qui se répand dans d'autres domaines d'étude nous a été ici épargné.

Un livre indispensable dans toutes les bibliothèques où l'on peut consulter les fascicules de la *Vetus Latina*.

Michel POIRIER.

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neugesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron unter der Leitung von Roger Gryson, 1/2B. *Altlateinische Handschriften - Manuscrits vieux latins*, Répertoire descriptif par Roger Gryson, Deuxième partie : Mss 300-485 (Manuscrits du psautier) : Freiburg, 2004, 366 pages.

Ce dont nous rendons compte aujourd'hui dans la rubrique *Vetus Latina*, ce n'est pas comme d'ordinaire un fascicule de 80 pages réunissant tout ce qu'il a été possible de recueillir, en fait de témoins des anciennes versions latines portant sur trois ou quatre chapitres de l'Écriture, dans les manuscrits bibliques et les citations faites par les écrivains latins chrétiens. Cette entreprise démesurée mais nécessaire, menée avec une patience et une minutie irréprochables auprès de l'abbaye allemande de Beuron, mais désormais sous la direction du francophone R. Gryson, se poursuivra pendant encore de nombreuses décennies, et d'autres que nous en verront l'achèvement.

Il s'agit ici d'un instrument de travail étroitement lié à l'entreprise. Ce deuxième et dernier volume du répertoire des manuscrits bibliques utilisés dans l'édition de la *Vetus Latina* est dédié exclusivement aux manuscrits du psautier. Il remplace un ouvrage publié par B. Fischer dans les conditions encore difficiles de l'immédiat après-guerre, et que son auteur lui-même considérait alors comme provisoire. Il convient cependant de prendre note que, comme on nous en avertit, « tous les manuscrits qui seront utilisés (dans l'édition du psautier) ne figurent pas dans le présent volume. Certains d'entre eux ont déjà été répertoriés et décrits dans le premier, car ils contiennent d'autres textes vieux latins que le psautier » (p. 24). L'ouvrage est en français, seules quelques abréviations élucidées p. 24-25 gardent les traces du livre allemand qui l'a précédé.

Une introduction dense et riche rappelle que le recueil des psaumes a dans la plupart des cas été copié pour l'usage liturgique, ce qui explique que leur soient annexés d'ordinaire des « cantiques », tirés d'autres livres de l'Ancien Testament, associés dans la plupart des régions à la récitation des psaumes lors de l'office. Ces cantiques sont généralement au nombre de sept, notamment à Rome, mais ils sont dix à Milan, plusieurs dizaines dans les manuscrits espagnols qui reflètent le rite mozarabe, et absents de la plus ancienne tradition irlandaise.

En ce qui concerne les psaumes eux-mêmes, les variantes de leur texte permettent de les répartir en plusieurs familles approximativement géographiques. Le psautier africain, connu par un seul manuscrit biblique plus étendu et par les citations que font Tertullien et Cyprien, n'est donc pas représenté dans ce volume. Le psautier romain, resté en usage à Rome jusqu'au concile de Trente, a occupé d'abord une position centrale et a influencé d'autres régions, mais l'auteur relève aussi des traditions d'Italie du Nord, en particulier à Milan, des traditions de l'ancienne Gaule, de l'Espagne mozarabe. Un psautier dérivé d'une première révision des vieilles latines qu'avait faite Jérôme d'après le grec s'est peu à peu presque généralisé dans l'Église d'Occident à la suite des choix faits par les réformateurs carolingiens, et est connu sous le nom de psautier gallican. On doit noter que le travail définitif de Jérôme, cette fois d'après « les hébreux » (*iuxta hebraeos*), était resté sans influence sur l'usage liturgique.

L'introduction traite ensuite de l'usage d'abord assez répandu, mais abandonné par la règle bénédictine, de faire suivre chaque psaume d'une oraison qui en rappelle le thème. Après cela elle aborde les titres, puis les prologues, souvent démarqués de Jérôme. Mais bien des manuscrits comportent d'autres contenus annexes en plus du texte.

Le corps de l'ouvrage est constitué par les notices de chaque manuscrit : description, contenu, éditions encore utiles, citations dans les apparats, type de texte, bibliographie sélective, selon un ordre précisément décrit p. 24-25.

En fin de volume on trouve : des compléments à la première partie, publiée cinq ans auparavant — un index des manuscrits recensés dans les deux volumes, classés par lieu de conservation, d'Aberdeen à Zürich.

Michel Poirier.

Éditions diverses.

Terence, The Comedies, translated with an introduction and explanatory notes by Peter Brown : Oxford University Press, 2006, xxvii-338 pages.

Une introduction rapide caractérise l'auteur, donne les faits marquants de sa vie et la chronologie des pièces, évoque la cadre historique, indique le code de la *Néa* et de la *palliata*, relève les particularités des prologues térentiens, s'interroge sur l'attitude des Anciens à propos du viol, et rappelle ce que l'on sait sur les conditions matérielles de la représentation et sur la mise en scène. La courte bibliographie ne comporte que des titres anglais. Chaque pièce est précédée d'une brève présentation. L'annotation, succincte elle aussi, tend essentiellement à éclairer l'action. Dans une « note sur la traduction », P. Brown rappelle que Térence doit pour une bonne part sa réputation à l'élégance, à la simplicité, au naturel de son style : c'est ce que le traducteur voudrait tâcher de faire passer en anglais. Aussi l'aisance et la limpidité de la prose anglaise de P. Brown sont-elles une réussite. Une traduction sans texte ne concerne peut-être pas directement le latiniste, elle a le mérite de pouvoir intéresser à des œuvres latines un public plus large.

Jean Christian Dumont.

Fragments of Roman Poetry, c. 60 BC-AD 20, Edited with Introduction, Translation, and Commentary by Adrian S. Hollis : Oxford, Oxford University Press, 2007, 440 pages.

Voici un excellent livre qui va être très utile aux spécialistes de la poésie des premiers siècles avant et après J.-C. et aussi à beaucoup d'autres chercheurs. A. S. Hollis nous propose ici une introduction, une traduction anglaise et un commentaire pour une trentaine de poètes dont il nous donne aussi le texte latin. Ce sont des poètes dont notre connaissance n'est que tout à fait fragmentaire malgré la réputation dont ils ont joui dans les temps anciens.

Tout l'appareil de présentation — tableaux, index, etc. — est très sérieux. Il y a une introduction, simple et directe pour chaque auteur et des *testimonia*. Cinna, Calvus, Egnatius, Memmius, etc., je ne peux pas les énumérer tous, mais ils sont tous traités avec la même compétence, et le même respect des *testimonia*. L'auteur trouve C.C. Gallus fascinant (p. 225) mais (p. 252), il continue à douter de l'identité des « Gallus » de Properce ; et je suis d'accord avec lui sur les deux points malgré l'insistance démesurée de F. Cairns.

Il y a même ici des textes qu'on ne sait pas à qui attribuer, et une liste de poètes dont on ne connaît que le nom. C'est un ouvrage que je vais garder à portée de main et que je recommande à tous ceux qui aiment la poésie de cette époque.

Simone Viarre.